

ront être renversées ; mais si la détermination subsiste, de génération en génération, le triomphe de la résistance est possible. Il n'y aura pas de date précise, ni de défilés fastueux, mais le délabrement prévisible d'un appareil qui a fait de sa propre machinerie le but de l'ordre nouveau, finira par être total. Je ne suis pas en train de prêcher une espérance creuse, mais de rappeler seulement un peu de l'histoire mondiale, et, pour chaque pays, un peu de l'histoire nationale. Nous allons vaincre, non parce que ce serait notre destin, ou parce que ce serait écrit dans nos bibles rebelles et révolutionnaires, mais parce que nous travaillons et luttons pour y arriver.

Il faut pour cela un peu de respect de l'autre qui persiste dans son être autre ; et beaucoup d'humilité pour se rappeler qu'il y a beaucoup à apprendre de cet autre ; et beaucoup de sagesse pour ne pas se contenter de copier, mais pour produire une théorie et une pratique débarrassées de l'arrogance des principes, qui sache explorer ses horizons et trouver les outils qui leur correspondent.

Il ne s'agit pas de consolider les statues existantes, mais d'œuvrer à un monde où les statues ne soient là que pour que les oiseaux puissent leur chier dessus. Un monde, où de nombreuses résistances aient leur place. Non pas une internationale de la résistance, mais un étendard polychrome, une mélodie polyphonique. Et si elle semble dissonante, c'est seulement parce que ceux d'en bas ne disposent pas encore de la partition où chaque note trouvera sa ligne, son volume, et surtout son lien avec les autres notes.

L'histoire est loin d'être terminée. À l'avenir, il sera possible d'exister ensemble, non grâce aux guerres qui prétendent imposer une domination sur l'autre, mais par tous ces « non » qui ont donné aux êtres humains, comme jadis dans la préhistoire, une cause commune et, à travers elle, une espérance : celle d'une survie de l'humanité contre le libéralisme.

Des montagnes du Sud-Est mexicain
Sous-commandant insurgé Marcos.

Traduit de l'espagnol par Samuel Liberman.

Lu d'ailleurs

Emmanuel Valat

Un autre Marx, après les marxismes
de Jean-Marie Vincent.

Lausanne, Éditions Page deux, 2001.

Ce livre de Jean-Marie Vincent rassemble une série de textes relatifs à Marx et au marxisme en général. Les plus anciens de ces textes datent des années 1980, les plus récents ont été écrits dans les dernières années. Le titre *Un autre Marx, Après les marxismes*, peut laisser croire qu'il s'agit ici de faire retour à Marx, en faisant fi des traditions qui se sont réclamées de lui. Cependant, l'ouvrage, divisé en deux parties d'égale dimension, présente justement en deuxième partie tout un ensemble de textes sur le marxisme regroupés sous le titre « les marxistes dans leurs pratiques ». La première partie est quant à elle intitulée « Marx, ce méconnu » et rassemble non seulement des textes sur Marx, mais aussi des textes sur la dialectique hégélienne, sur l'apport d'Engels, ainsi que sur Althusser. Il est dommage en ce sens, que ces différents titres soient parfois tant en décalage avec les textes qu'ils rassemblent, ce qui pourrait désorienter le lecteur. Pour autant on retrouve dans l'ensemble de ces textes la vivacité d'analyse que l'on connaît de Jean-Marie Vincent. On retrouve également les thèmes qui lui sont particulièrement chers comme ceux de fétichisme ou de valorisation. Dans ce livre, qui n'est en fin de compte qu'en partie sur Marx, est accordée une place importante à toute une tradition marxiste allant de Lukacs jusqu'à Lefebvre et Debord en passant par les théoriciens de l'école de Francfort. On peut ainsi situer ce livre dans la continuation des analyses que Jean-Marie Vincent a mené notamment dans *Fétichisme et Société*, dans *La Théorie critique de l'école de Francfort*, ou encore dans *Critique du Travail*.

On doit notamment à *Fétichisme et Société* (Anthropos, 1973, p. 258), cette citation de Korsch qui nous oriente tout à fait dans le domaine privilégié des analyses de Jean-Marie Vincent. En 1923, dans *Marxisme et philosophie*, Karl Korsch écrit à propos de la critique de l'économie politique, qu'elle « est tout autant une critique des formes de la conscience sociale propres à l'époque capitaliste qu'une critique de ses rapports matériels de production : c'est là un fait universellement reconnu ». Que la critique de l'économie politique soit entendue comme critique des rapports matériels de production, c'est ce qui

est évident pour l'ensemble de la tradition marxiste. Il s'agit alors de penser la critique de l'économie politique comme relative à l'ordre de la marchandise, à sa production, à sa circulation, comme mettant en évidence les contradictions entre rapports de production et forces productives, etc. On peut désigner cet ordre comme ordre objectif, ou comme ontologie au centre de laquelle se situerait la marchandise. Que la critique de l'économie politique soit « tout autant une critique des formes de la conscience sociale », voilà qui est en vérité tout à fait problématique, et contrairement à ce qu'en dit Korsch, on pourrait plutôt dire que cela est universellement méconnu. Qu'est-ce que c'est que la critique de l'économie politique comme « critique des formes de la conscience sociale » ? C'est cette fois au niveau de la subjectivité ou de la subjectivation qu'il faut penser les enjeux de la critique. Autrement dit, elle renvoie ici à l'ordre des représentations. Que les représentations soient modifiées, altérées, déformées par le mode de production marchand, c'est précisément ce que met en évidence le chapitre célèbre du *Capital* intitulé « le caractère fétiche de la marchandise et son secret ». Par sa théorie du fétichisme, Marx inscrit dans son projet de critique de l'économie politique, une dimension subjective, caractérisée par l'emprise que produit le règne de la marchandise sur la subjectivité. Dans *Un autre Marx*, Jean-Marie Vincent écrit : « le fétichisme [...] n'est pas simplement un jeu de formes à la surface de l'économie, il imprègne non seulement les modes de perception et le psychisme des individus, mais aussi leurs façons de penser et leurs rapports sociaux de connaissance » (p. 32). La danse de la marchandise que produit son caractère fétiche – la table qui se dresse sur sa tête – enrôle le sujet de représentation qui ne sort pas indemne de la circulation marchande. Prendre en considération cette théorie du fétichisme, c'est sortir alors d'une lecture objectiviste du *Capital* pour laquelle tout se réglerait autour de la contradiction entre rapports de production et forces productives. Une telle contradiction n'est pas objectivement mortelle et n'implique pas non plus de nécessaire dépassement. C'est en allant ainsi à l'encontre d'un tel type de lecture du *Capital* que Jean-Marie Vincent veut donner à la notion de fétichisme la plus grande importance. L'auteur estime même que cette théorie du fétichisme est restée « ignorée par la plupart des marxistes depuis que l'on parle du marxisme. Du vivant même de Marx, elle n'a été retenue par personne et après sa mort beaucoup n'ont voulu y voir qu'un héritage hégélien sans importance, une sorte de coquetterie intellectuelle » (p. 8). C'est là que se situe pour Jean-Marie Vincent un Marx méconnu, autre que celui qui nous est familier. Mais c'est pourtant également le Marx auquel s'attache non seulement Lukacs, mais aussi Benjamin et Adorno, ou encore des marxistes plus proches de nous dans le temps comme Lefebvre ou Debord. Et c'est cette tradition-là que Jean-Marie

Vincent tient justement à prolonger, en cherchant aussi à la ressaisir à partir de Marx lui-même. C'est ce double mouvement qui, semble-t-il, l'amène et à prendre positivement en considération un certain héritage marxiste, et à parfois le rejeter brutalement comme à travers le titre même du livre, ou à travers le texte intitulé « Comment se débarrasser du marxisme ? » (p. 221). Sans doute que ce rejet se rapporte également à la volonté de Jean-Marie Vincent de se placer à distance du marxisme « scientiste » que représente aussi bien celui de la II^e Internationale que celui de la III^e Internationale. À ce titre, on a du mal à comprendre pourquoi Jean-Marie Vincent accorde tant d'importance à Althusser, alors même que la lecture althussérienne met explicitement la théorie du fétichisme au nombre des restes idéalistes et hégéliens dont Marx ne s'est pas encore entièrement émancipé.

Si le fétichisme correspond à l'emprise de l'ordre marchand sur les subjectivités, ceci porte également à conséquences dans l'ordre politique. Jean-Marie Vincent met en évidence la nécessité de sortir d'une considération naïve du rapport de la conscience à l'ordre marchand. Si la critique de l'économie politique ne se rapportait qu'à l'ordre objectif, il suffirait de voir et de dire ce qui ne va pas, pour pouvoir alors transformer l'ordre social ; l'avant-garde consciente éclairerait simplement les voies de l'émancipation ; la critique de l'économie politique pourrait donner lieu à une science de l'histoire et à une vérité de la transformation sociale à venir. Le parti, sinon le prolétariat lui-même, serait alors à même de guider l'action nécessaire aux bouleversements politiques désirés. Mais si la critique de l'économie politique pointe également la sphère subjective on ne peut alors, hélas ou tant mieux, rester dans un tel paradigme scientifique (voire scientiste) dans lequel l'action politique est elle aussi perçue à l'aune de la science. On voit là comment travaille négativement l'héritage de l'idéalisme allemand chez Marx, et dans la tradition marxiste ; à l'encontre de cela, Jean-Marie Vincent écrit qu'« il ne peut plus être question de réaliser la philosophie en faisant du monde un simple champ d'intervention » (p. 138). La conscience, ou la subjectivité, est à considérer dans son épaisseur, dans sa non-transparence, dans les transformations que lui font subir l'ordre marchand. Adorno et Horkheimer sont en ce sens, des analystes lucides de « l'efficacité de l'industrie culturelle dans la production du rêve et de l'évasion » (p. 137). C'est un des aspects du livre de Jean-Marie Vincent qui nous a le plus séduit que cette interrogation sur la capacité qu'a l'ordre marchand de produire une culture intégratrice pour l'ensemble des couches sociales, capable du même coup d'écarter la possibilité d'un agir émancipateur. Sachant aussi contrebalancer un tel pessimisme théorique par le maintien d'une rigoureuse logique dialectique, Jean-Marie Vincent affirme cependant que « les processus

d'assujettissement auxquels sont soumis les individus ne causent pas seulement de la subordination et de la soumission, mais aussi des résistances, sources de nouvelles subjectivations qui se confrontent avec de nouvelles formes d'objectivation » (p. 260). Il ne s'agit pas alors de penser ces nouvelles résistances comme formant déjà la négation capable de renverser le négatif, mais comme les éléments novateurs d'une pratique d'émancipation à venir, capable de mettre en place « une politique de contre-valorisation » (p. 217) contre la logique de valorisation du capital.

Mars 2003

Lu d'ailleurs

C'est à lire

An Anti-capitalist Manifesto

Alex Callinicos

Cambridge, Polity Press, 2003

Alex Callinicos indique dans sa préface que ce livre au titre ambitieux s'inscrit, rétrospectivement, dans une trilogie commencée en 1999 avec la publication d'*Equality* (une exploration conceptuelle des principes de justice), poursuivie en 2001 avec *Against the Third Way*, qui représente « le moment négatif de la critique », et complété par ce *Manifeste*, qui se propose d'analyser les mouvements concrets en lutte pour un autre monde possible. Ce livre peut « être lu séparément comme un argument sur la nature du mouvement international contre la globalisation capitaliste et sur les stratégies et programmes qui le traversent ». Une introduction substantielle dresse un état des lieux au début du nouveau siècle, marqué par la renaissance de la critique sociale, par l'essor d'un mouvement anticapitaliste planétaire, pour déboucher sur la nécessité d'un nouveau manifeste : « Il s'agit ici d'un manifeste anticapitaliste. Il peut et il devrait y en avoir bien d'autres. Mon point de vue est celui de quelqu'un qui se réclame de la tradition marxiste révolutionnaire. Je le propose comme contribution au débat au sein du mouvement avec l'espoir de persuader davantage de monde encore qu'un autre monde est réellement possible. »

La première partie dresse un tableau des dégâts sociaux et écologiques infligés par le capitalisme à la planète, ainsi que des menaces dont est gros le nouveau militarisme impérial. Elle s'achève sur un constat de faillite du néolibéralisme et de ses prétentions.

La deuxième partie, s'inspirant de la critique des différents socialisme développée par Marx et Engels dans le *Manifeste communiste*, passe en revue les différentes réponses stratégiques à la crise de civilisation, présentes à des degrés divers dans le mouvement altermondialiste : un anticapitalisme conservateur et réactionnaire, un anticapitalisme bourgeois illustré par les thèses de Noreena Hertz, un anticapitalisme localiste présent notamment dans certains partis verts, un anticapitaliste réformateur en quête de nouvelles régulations dans le cadre du système, un anticapitalisme autonomiste ou libertaire qui voit dans le rhizome et le réseau la forme d'émergence adéquate d'une alternative, un anticapitalisme socialiste enfin qui maintient qu'une alternative à la logique despotique des marchés passe par une remise en cause de la propriété privée et par une économie démocratiquement planifiée. La troisième partie, « Imaginons d'autres mondes », est plus directement programmatique. Elle part de quatre impératifs mutuels, solidaires, indispensables